

A. ROBIDA
RÉDACTEUR EN CHEF

La Caricature

PUBLICATION
DE LA
LIBRAIRIE ILLUSTRÉE

Abonnements d'un an, Paris: 16 francs. — Départements: 18 francs. — Union postale: 20 francs. — Bureaux, 7, rue du Croissant

VICTOIRES & CONQUÊTES DE BEZUCHEUX DE LA FRICOTTIÈRE, LE PÈRE, par A. ROBIDA



CAMPAGNE DE 1834

— Platonisme et théorie. Engagé volontaire à 17 ans, Bezuchaux de la Fricottière commence son éducation sous les ordres d'une voisine de campagne.

1835

La femme de son sous-préfet lui fait achever ses classes et terminer son premier congé. 5 ans de Walse, de piano et de romances en actions.

1840

La première lorette assiégee et emportée sans coup férir. Pas de blessures!

1844

CAMPAGNE D'ÉTÉ
Une chasserresse. Grandes manœuvres en Touraine. Attaques diurnes et nocturnes, surprises, déroutés, fatigues énormes.

1846

Lola Montès elle-même, courte campagne, deux coups de cravache et retraite en bon ordre de l'assiégeant.



de 1840

Campagnes longues et laborieuses.

de 1851

Le choix d'une épouse conduit Bezuchaux à cultiver les héritières bien ou mal conservées.

à 1850

Jamais de repos, le volcan Bezuchaux est dans sa période d'activité fougueuse.

à 1860

Bezuchaux se rattrape sur le fruit défendu.

de 1861

SOUVENIRS DE BADE
Quelques blondes Marquerite faciles à effeuiller.

1880. — MONSIEUR ET LA GOUVERNANTE DE MONSIEUR

Bezuchaux s'est rangé et il a pris définitivement ses quartiers d'hiver. La gouvernante aimable et dodue qui lui fait oublier sa goutte et qui l'entoure d'attentions délicates et respectueuses.

à 1870. — L'avant-dernière

Elle se coiffait à la chien, si seulement elle avait eu un peu de la fidélité d'Azor!

VICTOIRES ET CONQUÊTES DE BEZUCHEUX DE LA FRICOTTIÈRE (suite)



Campagne de 1840. — Enlèvement de l'épouse d'un percepteur des contributions, opéré avec les plus grandes facilités. M. le percepteur lui-même avait écarté les gendarmes et les chiens de garde, et tenait le pied de l'échelle avec la plus grande sollicitude pour le courageux jeune homme, qui consentait à se charger de sa douce moitié.



1836. — UNE SURPRISE DÉSAGRÉABLE.
Après une campagne triomphante, Bezuchoux est surpris en pays conquis par un retour offensif de l'ennemi.
Par un stratagème adroit, il se dissimule dans une malle.



Désastre ! l'ennemi ayant tout vu, ferme la malle, colle une adresse dessus.



Et envoie chercher un commissionnaire pour la porter à la diligence.



18 HEURES DE DILIGENCE
Bezuchoux, arrivé à Paris en mauvais état, éprouve, en débarquant, des contrariétés avec la douane.

UNE BONNE RÉCOMPENSE

I

Il fait un temps superbe.

Isidore Poireau, rentier, célibataire, naturel de Montargis, fatigué de ses pérégrinations à travers Paris, est entré au square Montholon et s'est laissé choir sur un banc.

Pendant qu'il se réchauffe aux rayons du soleil, M^{lle} Nini de Folallure, jeune ingénue du quartier Bréda, qui, sans doute, cherche aussi un coin ensoleillé, est allée s'asseoir à côté de lui.

Elle est accompagnée de sa camériste, et d'un amour de petit chien qu'elle dépose avec précaution sur le sable.

Toutou profite de sa liberté pour aller se frotter contre les jambes d'Isidore.

En sa qualité d'habitant de Montargis, Isidore professe pour les chiens un culte particulier. Il soulève Toutou délicatement par les deux pattes, le place sur ses genoux et lui prodigue force caresses.

Touchée de tant de sollicitude, M^{lle} Nini lève les yeux sur son voisin et lui dit d'une voix émue :

— Vous aimez les chiens ?

— Beaucoup, madame.

Et il continue à lustrer avec la main le poil de Toutou.

M^{lle} Nini essaie à diverses reprises d'en-

tamer la conversation ; mais Isidore est peu causeur, et ne répond que par monosyllabes. Du reste, le petit chien semble l'occuper uniquement et suffire à son bonheur.

— C'est un ours, murmure la camériste à l'oreille de sa maîtresse.

— Peut-être..., riposte l'aimable personne.

Puis elle tourne la tête et semble regarder attentivement les passants.

— Tiens, voici ma cousine, s'écrie-t-elle tout à coup en désignant une jeune femme qui passe de l'autre côté de la grille du square, il faut que je lui parle, viens vite.

Et toutes deux s'élancent, laissant Isidore toujours extrêmement occupé à caresser Toutou.

Cependant une heure se passe, et l'habitant de Montargis commence à s'inquiéter de l'absence prolongée des jeunes femmes.

Au bout de deux heures, il prend le parti de s'éloigner, emmenant l'orphelin qu'il n'a pas eu le courage d'abandonner sur la voie publique.

II

Chez M^{lle} Nini

NINI. — Justine !

JUSTINE. — Madame !

NINI. — As-tu bien fait tout ce que je t'ai dit ?

JUSTINE. — Oui, madame ; dès hier matin, on a posé partout des affiches :

BONNE RÉCOMPENSE

Il a été perdu dans la journée de samedi, au square Montholon, un petit chien blanc frisé répondant au nom de Toutou.

Prière de le rapporter chez M^{lle} Nini de Folallure, rue Bréda.

NINI. — C'est étonnant, je ne vois rien venir.

JUSTINE. — Je l'ai dit à madame : il avait l'air d'un ours, ce bonhomme-là ; je crois bien que madame est refaite.

On sonne à la porte.

NINI. — Je parie que c'est lui... ; j'en étais sûre, ça ne rate jamais.

Entre Isidore, tenant Toutou entre ses bras. Nini se précipite et couvre le chien de baisers.

NINI. — Ah ! monsieur, que de remerciements je vous dois !

ISIDORE. — J'ai cru, je l'avoue, que vous aviez abandonné ce pauvre Toutou.

NINI (les yeux au ciel). — L'abandonner !... lui, mon seul ami.

ISIDORE. — Ce n'est que ce matin, en flânant par les rues, que j'ai lu l'affiche, et... alors je suis venu.

NINI. — Merci..., je vous dois une récompense, une bonne récompense.

ISIDORE (avec un geste de refus). — Oh !

NINI. — D'abord... Où comptez-vous dîner ce soir ?

ISIDORE. — Je ne sais trop... au bouillon Duval.

VICTOIRES ET CONQUÊTES DE BEZUCHEUX DE LA FRICOTTIÈRE (suite)



1848, CAMPAGNE D'HIVER. — UNE GANTIÈRE BLONDE.

Trois mois d'amour pur et sans nuages. Mais cette gantière avait un mari. Une belle nuit, Bezuchoux, pour éviter une collision, est obligé de prendre l'air sur un bec de gaz, à défaut de balcon sous la fenêtre.



1849.

SIÈGE D'UNE DANSEUSE DE L'OPÉRA. Opération conduite avec vigueur, malgré les efforts de trois puissances : un banquier autrichien, un prince russe et un colonel anglais.

— Sortez! monsieur, sortez! je veux être fidèle à tous les trois!



1847. — COURTE CAMPAGNE EN ANGLETERRE.

Amours brumeuses, rendez-vous humides, entrevues marécageuses. Trop de gripes!



Conséquences : Intervention d'une patrouille de garde nationale. Bezuchoux est porté à l'ordre du jour... dans la Gazette des Tribunaux.



Fortes dépenses de munitions. Un dernier assaut allait amener la reddition de la place, lorsque certains billets protestés forcent Bezuchoux à prendre ses quartiers d'hiver à Clichy.



1850, REVERS. — INDISCRÉTION D'UN MARI.

— Ange de ma vie! que faut-il faire pour vous prouver mon amour? Voulez-vous que je vous débarrasse de votre âne de mari?... Où est-il que je le pulvériser! — Présent! avec du papier timbré pour me signer un billet à ordre — à titre de dommages et intérêts!... Et plus vite que ça!

NINI. — Et c'est la première fois que vous y allez au bouillon Duval?

ISIDORE. — Non, j'y vais tous les jours.

NINI. — Et vous êtes venu pour visiter Paris!... tenez, je me charge de vous faire connaître la capitale, moi!... je me constitue votre cicerone..., est-ce entendu?

ISIDORE. — Vraiment je n'oserais abuser...

NINI. — Abusez, jeune homme, abusez!

ISIDORE. — J'accepte.

NINI. — D'abord, connaissez-vous le café Anglais?

ISIDORE. — Non...; c'est un monument de Paris?

NINI. — Je crois bien... Il ne connaît pas le café Anglais!... vous ne connaissez pas le café Anglais!... mais tout Montargis vous montrerait au doigt; en vous apercevant, on se dirait : vous voyez bien ce monsieur, il n'a pas vu le café Anglais!...

ISIDORE. — Il faut le voir alors.

Le soir, Isidore et M^{lle} Nini dînent au café Anglais.

En sortant, l'aimable personne dit à son compagnon :

— Mon ami, nous avons encore bien d'autres monuments à visiter : Bréban, Bignon, la Maison Dorée...

Isidore, émerveillé et désireux de connaître la capitale dans ses moindres replis, n'hésite pas à accepter, pour la nuit, la large hospitalité de M^{lle} Nini.

Le lendemain, le premier monument qu'elle lui fit visiter fut le café Riche où ils déjeunèrent copieusement.

Pendant trois jours, ils visitèrent matin et soir un nouveau monument.

Isidore était légèrement ahuri, il écrivait à Montargis des lettres où on lisait cette phrase énigmatique :

« C'est bien joli de tout voir, mais ça finit par faire mal à l'estomac. »

Le quatrième jour, il se montra inquiet.

— Qu'avez-vous? lui demanda son aimable cicerone.

Isidore soupira :

— J'ai entendu parler de certains monuments : le Louvre, l'Arc-de-Triomphe, les Invalides, le Panthéon, vous ne me les montrez pas.

— Oh! c'est bien simple; venez, mon ami.

Elle le fit entrer chez un libraire, demanda un stéréoscope et cent photographies.

— Tenez, lui dit-elle, voici les monuments dont vous parlez; serrez-les dans votre poche, vous les regarderez quand vous serez à Montargis.

Au bout de huit jours, Isidore, après avoir payé une bague à son cicerone, constata qu'il ne lui restait plus en caisse que la somme insuffisante de dix francs vingt-cinq centimes.

Il fut pris d'un violent désespoir : comment retourner à Montargis?

M^{lle} Nini le consola.

— Et la récompense que je vous dois.

— Une récompense?

— Et oui, pour avoir rapporté Toutou... c'est cinquante francs.

Isidore prit immédiatement le train pour Montargis.

— Comme c'est heureux, disait-il en montant dans un wagon de deuxième classe, si je n'avais pas rapporté Toutou, je n'aurais pas eu de quoi retourner dans mon pays; les bonnes actions sont toujours récompensées.

POOR YORICK.

Propos du jour

Les Horloges pneumatiques

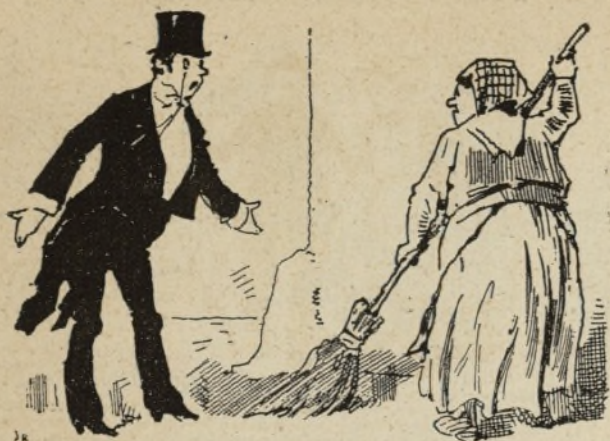
Dans quelques jours, Paris va enfin connaître l'heure; il sera midi, au même instant, dans plusieurs endroits — ce qui ne s'était encore jamais vu.

Nous sommes loin du légendaire canon du Palais-Royal, qui, les jours de soleil, donnait l'heure à quelques bons bourgeois habitués du jardin.

Nous allons avoir les horloges pneumatiques; et les gens exacts sont plongés dans la joie la plus douce.

Certes, j'avoue que les horloges publiques ou privées se permettent d'étranges fantaisies et que l'accord n'a jamais pu exister entre elles.

LE PAVÉ DE PARIS, par TRICK



— Sapristi, la mère, vous m'éclaboussez!
— Ben, quoi? J' suis donc pas balayuse, à c'te heure? Faut donc pas que j' balaye?... J' vois c' que c'est: vous n'aimez pas être propre, vous!



LE ROI DU PAVÉ
C'est qu'il n'y a pas à dire: il faut lui reconnaître une supériorité écrasante.



— Je suis myope, c'est possible; mais ça ne m'empêche pas de suivre les jolies femmes..., comme celle-ci, qui est suave sous son waterproof. Je n'y tiens plus, je vais lui prendre la taille!



— J' vous mettrai dans vos meubles. — Jamais! — Un p'tit nid, rue Clauzel... — A quel étage?...



UNE TRAVERSÉE HOULEUSE

— C'est le moment, Palmyre, traversons la chaussée. — Attention, bourgeois. — Animal! — Azor, tu vas te faire écraser. — Hue! — Dia! — Ton fouet m'ebourgne, omnibusier d' deux sous. — Zut! — Cocher, arrêtez, nous venons! — Ohé, la grosse mère! — Au secours! — Des navets! — V'lan! par terre, la vaisselle du patron! — Gare là-bas! — Gare dessous! — Gare devant! — Gare derrière!
— Ma foi! gare pour gare, on est peut-être moins exposé en chemin de fer.



— C'est cinq sous l' bouquet.
— Trop cher, ma p'tite; en voulez-vous trois! — Comment donc! mon prince, j' vas prend' un' voiture pour vous l' porter à domicile.



Recherche les rues tranquilles, Mais voilà le diantre: les rues tranquilles sont celles où il n'est pas.



Flâneur par vocation. Est parti ce matin acheter une meringue pour son dessert de ce soir. S'est arrêté devant soixante-dix kiosques à journaux, cent cinquante affiches, deux cents étalages: une journée bien occupée!



— Il y a des gens qui aiment suivre les femmes. Je blâmerai toujours cette faiblesse..., — excepté les jours de vent.



Une tradition qui s'en va.



— Satané zéphire!... Si jamais on m'y repince, à suivre les femmes, quand il vente comme ça!...

LE PAVÉ DE PARIS, par TRICK



CONSULTANT LE PLAN DE PARIS

Bien commodes, ces plans..., comme rideaux ou comme tapis.



LA REINE DU PAVÉ

On prononce Nana. Plus forte que le cocher, celle-là. Elle mène la vie à grandes guides et verse rarement... à la caisse d'épargne.



— Oh! ces passants!... encombrement-ils assez la voie publique!... Ils bousculent toutes mes tables. — Et mes étalages, donc! — Comme si le trottoir était fait pour eux!



— Ach'tez-moi du papier à lettre, ma p'tite Nana; ach'tez-moi-z'en pour deux sous..., d'quoi carotter les hommes pour plus d' dix mille francs.



UN RASSEMBLEMENT

La joie des enfants et des reporters, la tranquillité des pick-pockets. — Qu'est-ce donc qui se passe? — On dit que c'est une arrestation. — Non, c'est un chat qu'est tombé du toit. — Pas du tout, c'est une rixe d'ivrognes. — Hé! là-haut, m'sieu le peintre, voyez-vous c' que c'est? — C'est un concierge écrasé par un tombereau. — Un concierge écrasé! je n'en ai jamais vu. Approchons, Palmyre, ça nous fera une distraction avant le dîner.



— Hier, en débarquant à Paris, j'ai fait une connaissance charmante. Elle m'a donné rendez-vous au pied de la colonne. Voilà bien la colonne, à ce qu'on m'a dit... Mais elle, où Venus?... mais elle!...



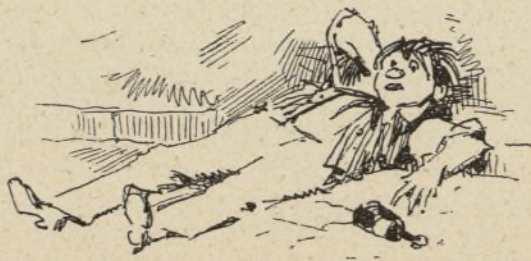
— Pas d'amateurs pour mes pommes!... On voit bien que c' n'est plus du fruit défendu.



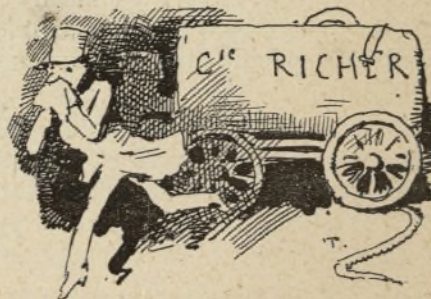
— Azor, mon pauvre vieux, tu deviens joliment myope. Faudrait être aveugle pour n' pas s'en apercevoir.



— Un chignon carotte! En v'là une de veine! Moi qui n' savais justement pas quel cadeau faire à Phémie!



— Tiens! la rue qui s' met à danser! Je m' croyais pourtant ben dans un quartier tranquille!



EFFET DE NUIT

Astre des nuits, voile-toi la face, et toi, poète, ne sors que dans le jour!

LE CARÊME A PARIS ET EN PROVINCE, par V. MORLAND



A PARIS

— O ange! tiendrez-vous bientôt votre promesse!



A PARIS

Le plat maigre de M^{lle} Titinette.

A PARIS

LE SERMON DE BAZUCHET

— Madame Bazuchet, vous dansez trop souvent avec ce petit brun; vous me faites remarquer.



EN PROVINCE

— Y pensez-vous, mon neveu, aller danser en carême!... voir des épaules nues!... tenir des tailles... de republicaines... dans vos bras!... Comment ma sœur vous a-t-elle donc élevé à Paris?



EN PROVINCE

— Oh! cousin! ce n'est pas bien!... On ne doit pas s'embrasser de cette manière pendant le carême!...
— Et après le carême!...
— C'est différent.

Vous partez, par exemple, de la Madeleine à deux heures; vous arrivez devant le Grand-Hôtel; ô miracle! il est encore deux heures; encore deux heures devant le café Riche; quelle rapidité d'allure! cela tient du prodige; vous regardez instinctivement si vous n'avez point des ailes aux talons.

Mais à trois pas de là, une horloge facétieuse vous rappelle au sentiment de la réalité; elle marque deux heures vingt-cinq.

Eh bien, malgré tout, je les regrette ces horloges détraquées et sans façon, qui vous faisaient passer tour à tour sous les latitudes les plus diverses, l'une marquant l'heure de Londres, tandis que l'autre vous donnait l'heure de Saint-Petersbourg.

Il en était de l'heure comme de la loi, nul n'était censé l'ignorer, mais combien il était facile de plaider les circonstances atténuantes.

Vous arriviez une demi-heure en retard à un rendez-vous, rien de plus facile que de vous disculper, avec la différence des horloges et le quart d'heure de grâce habilement combinés.

Maintenant il n'y aura pas moyen, et les gens qui ne sont pas l'exactitude même ne pourront plus parvenir à se rencontrer.

On ne s'attendra plus comme autrefois en se disant: l'horloge avance et sa montre retarde sans doute. On aura l'heure sous les

yeux, l'heure implacable. — Plus de retardataires.

Paris sera réglé comme une immense horloge, et tous les habitants exécuteront, à heure fixe, des mouvements variés avec une précision automatique.

Qu'il serait à plaindre aujourd'hui, ce bohème qui avait l'horreur des pendules et qui voulait toujours ignorer l'heure.

Et puis quelle cruauté envers les pauvres gens qui flânent sur le boulevard, sans un sou dans leur poche, de leur montrer l'heure exacte à laquelle Paris dîne.

Quoi qu'il en soit, les refuges des boulevards vont rapidement devenir un centre de rendez-vous.

On dira couramment: allez m'attendre sous le cadran du boulevard Poissonnière, comme autrefois on disait: attendez-moi sous l'orme.

Les amoureux iront s'immobiliser au pied de l'horloge, attendant la bien-aimée à heure fixe.

Ce sera tout à fait comme autrefois la fameuse horloge de l'Opéra, devant laquelle se donnaient tous les rendez-vous, les jours de bals masqués. Seulement les sergents de ville, sévères gardiens de la morale publique, n'auront pas aujourd'hui la consolation d'arrêter l'horloge.

Les horloges pneumatiques sont à l'abri de ces sortes d'accidents; elles marchent

malgré tout, à moins pourtant qu'elles ne s'arrêtent d'elles-mêmes.

Espérons toutefois qu'elles se comporteront convenablement avec la population parisienne, et qu'elles ne se livreront pas à des fantaisies échevelées et de mauvais goût, en marquant des heures invraisemblables.

Je sais bien qu'on leur donnera toujours raison contre les chronomètres les mieux réglés, mais enfin ce n'est pas un motif pour en abuser.

HIGREC.

ÉCHOS DE PARIS

Deux premières — deux succès.

La Petite Mère, aux Variétés. Meilhac et Halévy, interprétés par Dupuis et Chaumont, c'est tout dire. Admirablement secondés, du reste, par Léonce, un baron excessivement drôle, M^{lle} Beaumaine, toujours gracieuse, et M^{lle} Leriche, une vachère comme on n'en trouve qu'aux Variétés — malheureusement. N'oublions pas le petit Charles, un acteur microscopique, qui obtient chaque soir un succès de fou rire dans son rôle de groom.

* * *

Jean de Nivelle, à l'Opéra-Comique.

Léo Delibes, un des maîtres les plus élé-

LE CARÊME A PARIS ET EN PROVINCE, par V. MORLAND



A PARIS

Le carême de Monseigneur. — Il est si faible de santé qu'il a obtenu une dispense; je crois bien même que c'est une licence!...



EN PROVINCE

— Je crains, Brigitte, que deux harengs ne soient pas suffisants pour sept que nous sommes.
— Madame, je l'ai pensé; aussi ai-je ajouté les têtes de ceux que l'on a mangés hier.



EN PROVINCE

Ne manquant jamais d'aller le soir au sermon de leur vénérable curé.



A PARIS

LE PETIT GOUTER DE QUATRE HEURES CHEZ LE PATISSIER A LA MODE.

Quelques petites bouchées à la Reine, quelques petits pâtés pris sur le pouce ne tirent pas à conséquence. C'est si peu gras.

gants de la jeune école française, a écrit une partition remarquable sur un libretto charmant d'un bout à l'autre, signé Gondinet et Gille. L'espace me fait défaut pour analyser l'œuvre de ces auteurs si éminemment parisiens et citer quelques-uns des vers finement ciselés du poème. Constatons seulement le grand succès obtenu.

Du reste, les auteurs peuvent être assurés d'avance que le succès ne prendra jamais, avec eux, les allures légendaires du chien de Jean de Nivelle : il suffit qu'ils l'appellent pour qu'il arrive.

La salle entière a applaudi les excellents interprètes, M^{lles} Bilbaut-Vauchelet, Engalli et M. Talazac.

Bien parisien et très-amusant le *Livre des convalescents*, de Pirouette; c'est un véritable feu d'artifice de drôleries très-réussies, finement illustrées par Pille.

J'en cite une au hasard :

Au violon.

Un ivrogne est conduit au poste.

— Qui êtes-vous?

— J'sais pas.

— Qui êtes-vous?

— Pas.

— Voulez-vous répondre ou on vous flanque à l'eau.

— Eh ben, allez voir au coin de la rue des Martyrs si y a un marchand de marrons; si y en a un, je sais pas qui je suis.

Terminons notre emprunt à ce charmant volume par quelques pensées :

« Ambition. — Fièvre *célébrale*.

Amour de cocotte : un feu de paille dans un peu de faille.

Travail. — Limage de la vie. »

Une dame charitable aperçoit un affreux gamin assis sur le trottoir.

Prise de pitié pour ce jeune déshérité :

— Veux-tu une orange ? lui dit-elle.

— Oui.

— Tu les aimes bien les oranges ?

— Non, mais c'est à cause de l'écorce, je la jette par terre, ça fait tomber le monde et ça m'amuse.

Les marchands de vins ne manquent jamais de mettre à la vitrine de leur boutique une pancarte portant en gros caractères :

VIN NATUREL

Un de ces industriels a trouvé mieux que cela.

Pensant, sans doute, que l'épithète *naturel* avait quelque chose de blessant pour sa marchandise, il a mis à la place :

VIN LÉGITIME.

MANUEL DU PARFAIT DIVORCEUR

Il serait de mauvais goût pour l'époux divorcé qui rencontrerait son ex-belle-mère dans une rue un peu déserte, à onze heures du soir, de lui crêper le chignon.

×

La femme divorcée devra s'abstenir, lorsqu'elle rencontrera son ex-mari dans le monde, de l'appeler mon gros lou-lou.

×

Elle devra aussi s'abstenir avec soin de raconter confidentiellement à son second qu'elle trompait son premier avec son frotteur.

×

Comme il y a en France plus de filles que de jeunes gens, on tirera tous les ans au sort un certain nombre d'époux obligés de divorcer, pour faire goûter la joie de l'hyménée aux jeunes personnes dans l'embarras.

Jules DEMOLLIENS.

Le Gérant : FLEURY.

Paris. — Imp. F. DEBONS et C^{ie}, 16, rue du Croissant.

Vient de paraître

10 centimes le numéro

Chez tous les Libraires

La Récréation

BIBLIOTHÈQUE DE LA JEUNESSE ET DES FAMILLES

Abonnements d'un an : Paris, 6 fr. — Départements, 8 fr. — Etranger, 10 fr. — Bureaux : 7, rue du Croissant, Paris.

LE N° 31 CONTIENT LE 1^{er} CHAPITRE DES

VOYAGES ET AVENTURES

A DOS DE BALEINE

Le 3 juillet, nos explorateurs passèrent à côté de l'île Flint et s'y arrêterent un instant pour renouveler la provision d'eau. Avec le « jollyboat » en caoutchouc, Tony Hogg, Tarquin et Picou remontèrent un chenal où se déversait un filet d'eau douce, et remplirent les barillets dont ils s'étaient munis. Puis, Fanny obliqua un peu à gauche et prit la direction des îles Pomoutou. Vers cinq heures du soir, miss Victoria désigna un objet flottant et ballotté par les vagues. Avec les lunettes marines on reconnut une épave sur laquelle se dressait un bâton supportant des lambeaux de toile.

— Ça, dit laconiquement Tony Hogg, c'est un signe de détresse.

Tout le monde regarda attentivement.

— Mais il y a un être humain sur cette épave, s'écria Maxime Montgeron.

— Ou plutôt, un cadavre, répondit Picou.

— Nous allons nous en assurer.

Et Bob Kincardy dirigea la baleine vers l'épave. A mesure qu'on approchait, on distinguait une forme humaine allongée sur des planches, mais immobile et paraissant avoir la rigidité du cadavre. Maxime sauta le premier sur l'étrange radeau et toucha les mains du naufragé. Elles étaient glacées.

— Cet homme est mort, dit-il tristement.

— Voyons ça ! exclama Tony Hogg.

Le harponneur glissa sur les flancs de l'hydrostat et prit pied sur le radeau. Il palpa le corps avec une certaine rudesse, souleva les jambes, les bras, les ploya à plusieurs reprises et s'écria :

— Si cet homme est mort, il n'y a pas longtemps que la vie l'a quitté, car ses membres sont encore flexibles.

— Essayons une cure, quoique nous ne soyons guère médecins, dit Bob.

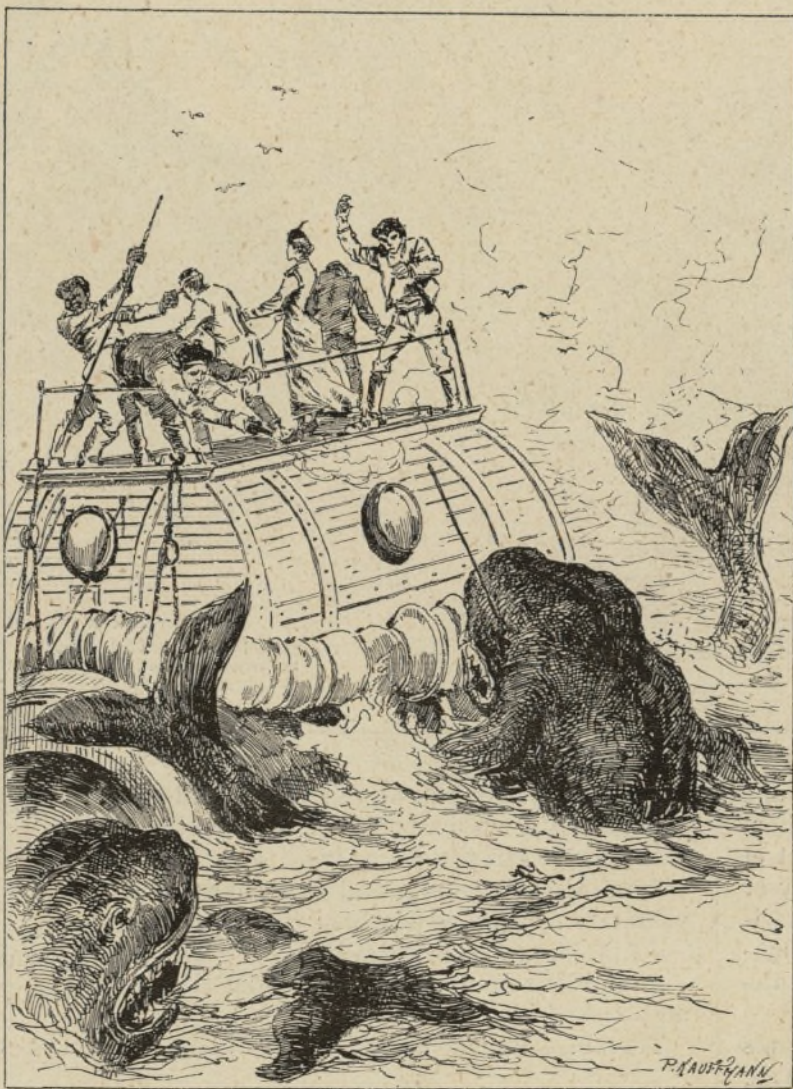
Tarquin descendit à son tour sur l'épave, prit dans ses bras le naufragé, le chargea sur ses robustes épaules et le monta à la partie supérieure de l'hydrostat. Il fut immédiatement suivi par Maxime et Tony Hogg. La baleine ramenée dans sa première direction, continua sa course rapide. Pendant une heure, Picou et Tarquin frictionnèrent le corps inerte et essayèrent tous les moyens en leur pouvoir pour rétablir la circulation du sang. Mais rien n'y faisait.

— Good God ! que nous sommes bêtes, cria Tony, nous traitons cet homme comme un noyé, tandis qu'il est épuisé d'inanition. Introduisez dans son estomac quelques gouttes de brandy. C'est une tisane qui fait toujours merveille.

On suivit cette singulière prescription. Maxime desserra les dents du naufragé avec une lame de couteau et fit couler dans sa bouche deux ou trois gorgées de cognac. Le remède préconisé par Tony produisit un effet presque immédiat. Un soupir s'échappa de la poitrine du malade, et la respiration, d'abord inappréciable et faible, s'accéléra petit à petit et devint régulière.

La Récréation, qui en est arrivée à son 31^e numéro, est, parmi les journaux destinés à la jeunesse et aux familles, le plus répandu et le meilleur marché. Chaque année, la Récréation formera un splendide volume de 816 pages à deux colonnes, illustré de plus de 200 pages de gravures. Son texte est signé de noms les plus justement renommés et ses belles gravures sont confiées à nos meilleurs artistes. La Récréation formera ainsi d'année en année une importante bibliothèque où tous les âges trouveront une ample provision de lectures véritablement récréatives.

Il faut profiter de la publication du VOYAGE A DOS DE BALEINE pour commencer à acheter la Récréation.



lière. Alors, il ouvrit les yeux, regarda avec effarement autour de lui et murmura des phrases inintelligibles, parmi lesquelles on distingua les mots « soif et faim ». Tony Hogg lui présenta une bouteille de vin, mais l'homme si miraculeusement sauvé détourna la tête avec dégoût et demanda de l'eau. Picou remplit une carafe et la lui présenta. La vue de cette eau limpide et fraîche produisit chez le naufragé une surexcitation extraordinaire et sembla lui donner subitement des forces. Il allongea le bras, saisit la carafe, la porta à sa bouche et but avidement. Alors il put expliquer succinctement qu'il avait survécu à un sinistre et qu'il errait sur une épave depuis quelques jours. Il demanda à manger : on lui donna du biscuit pilé et délayé dans une mixture de bouillon concentré ; mais après avoir avalé difficilement quelques bouchées, il refusa toute nourriture, car une fièvre assez violente se déclara. On le descendit avec précaution dans l'intérieur de l'hydrostat, on l'enveloppa de chaudes couvertures, et Picou, remplissant les fonctions d'infirmier, le veilla et lui prodigua les soins les plus attentifs et les plus dévoués. Pendant une partie de la nuit le malade eut le délire et demanda presque constamment à boire, mais vers le matin son agitation se calma et il s'endormit profondément.

Quand il s'éveilla, le soleil était presque au zénith et inondait l'espace de ses rayons lumineux. Le naufragé examina avec surprise la disposition de la cabine et la placide figure de Picou éclairée en ce moment par le jour que laissait passer l'écoutille ouverte.

— Où suis-je ? demanda-t-il en français.

— Ça va mieux ? dit Picou charmé de parler la langue maternelle.

— Oui, mais dis-moi, matelot...

— Je ne suis pas matelot.

— Vous êtes chirurgien ?

— Encore moins.

— Alors vous êtes un passager ?

— Oui.

— Et sur quel navire sommes-nous, s'il vous plaît ?

— Sur aucun.

— Ah ça ! vous moquez-vous de moi ?

— Non... Nous naviguons à dos de baleine.

Le malade se fit répéter cette dernière phrase et parut croire à une mystification.

A. BROWN.